

la cie asphalte
présente

s'enfouir

pop-fiction

texte et

mise en scène

aline césar

avec véronique sacri

et yan péchin

scénographie

johnny lebigot

Présentation.

*S'enfour dit-elle
en plongeant sa bouche dans mes cheveux
elle dit s'enfour j'entends s'enfour
tandis qu'elle fouisse entre mes boucles
tandis qu'elle prélève tout ce qu'elle peut
avec sa bouche avec son nez avec sa langue
s'enfour
un bref instant j'entends
s'enfour*

Composé sur le rythme haletant du road-trip, *S'enfour* est le récit d'un *coming out* au féminin, adolescent puis adulte, une *pop-fiction* qui emprunte volontiers à l'univers pop de la chanson.

Une femme, un soir, quitte brusquement son foyer, rencontre une jeune femme en boîte de nuit et passe la nuit avec elle, avant de rentrer au petit matin. À partir de cet événement qui la déborde, se met en place un triple récit. Le récit au présent de cette femme qui décide de partir et de prendre la route, rejoindre une autre femme rencontrée quelques mois plus tôt. *S'enfour*. Le récit plus fantasmagorique des apparitions régulières d'une sorte de double en la figure d'un faune espiègle qui la ramène à la frontière de l'enfance et de l'adolescence, à une identité androgyne, aux courses en forêt, à la campagne, à la terre. *S'enfour*. Le récit au passé d'un événement violent de l'adolescence que ce périple fait remonter à la surface, lors d'un voyage en Italie l'année de ses quinze ans.

Générique

Texte et mise en scène : Aline César
avec Véronique Sacri (jeu)
et Yan Péchin (musicien live)

et la participation dansée de
François Chaignaud (vidéo-danse)

Dramaturgie et collaboration artistique :
May Bouhada

Création musicale : Yan Péchin, Yoann Le Dantec

Scénographie : Johnny Lebigot

Création vidéo : Gaëlle Hauserman

Prises de vue : Nathalie Cabrol,
Gaëlle Hauserman

Éclairages : Orazio Trotta

Ingénieur du son : Christophe Menanteau

Costumes : La Bourette

Régie générale : Rémy Chevillard

Durée : 1 h 15

La première partie du texte a été publiée en mars 2017 chez Koïnè éditions dans l'ouvrage *Quelque chose de l'enfance...* pour lequel l'éditeur Christian Bach avait commandé à sept autrices un monologue à partir de la citation de Marguerite Duras : « *Il reste toujours quelque chose de l'enfance, toujours.* » (*Des journées entières dans les arbres*).

À propos du texte.

***S'enfourir* est ce que j'appelle une Pop-Fiction : tentative de définition en cinq points...**

1 — Une pop-fiction est une forme qui emprunte à l'imaginaire et à la forme de la chanson pop

Comme point de départ ou comme inspiration, en reprenant des motifs, des citations, des phrases tout droit venus de l'univers pop de la chanson.

2 — Une pop-fiction développe la musicalité

Dans la langue, le rythme, l'usage du verset, mais aussi dans la composition avec le surgissement de motifs, les répétitions et variations de thèmes, en cela elle revendique sa parenté avec la chanson pop. Dans *S'enfourir* tout se passe comme si le texte portait en lui sa propre musique.

3 — Une pop-fiction véhicule aussi une pop culture

Notamment dans des croisements possibles avec le cinéma ou les mass medias comme la radio. Elle s'autorise à jouer avec l'imaginaire des cultures populaires parfois jusqu'au cliché. Dans *S'enfourir* la radio est un motif récurrent : références aux émissions de radio, aux rediffusions, comparaison entre la mécanique de l'écriture et les ondes hertziennes. La présence du dictaphone et du walkman, emblèmes datés, se réfèrent aussi à cette culture pop.

4 — Une pop-fiction assume la liberté de la citation, de l'esthétique du cover, de la reprise et du mix.

Les inspirations, littéraires, musicales, cinématographiques, sont clairement énoncées et ce tissage de références peut constituer le matériau même de l'écriture. Dans *S'enfourir* l'ombre de Duras se projette constamment sur le texte. Mais il y a aussi beaucoup de références aux chansons qu'écoute la narratrice aux différentes époques du récit, de Chris Isaak à Nirvana en passant par Lou Reed. Il y a aussi une grande liberté de l'écriture dans les modes que j'emprunte pour raconter mon histoire : le monologue en adresse très directe à la première

personne du singulier, le récit à la troisième personne, le dialogue avec des incises plus ou moins longues, et puis bien sûr le poème, la chanson ou des fragments de chanson, comme des icebergs flottant à la surface du texte.

5 — Une pop-fiction est narrative, elle porte une fiction

C'est vraiment une chose à laquelle je tiens. Chaque sous-partie pourrait s'auto-suffire, comme les différents morceaux d'un album, qu'on peut jouer soit séparément soit à la suite, dans la tradition du concept-album. Je suis je crois dans ce type d'écriture là, que je travaille depuis *Dérive* (2015) et *Suite Samouraï* (2017).

L'écriture : un work-in-progress

*Vite réécrire le scénario
inventer une autre sortie
fugue en auto-fiction ou plutôt
fiction-dans-l'auto
je sans ego jeu du elle et du je en Légo*

Le spectateur assiste peu à peu à l'écriture en train de se faire, en train de se penser, de se dire. Le motif du dictaphone qui apparaît dans la seconde partie renforce cette impression de *work-in-progress*, d'un texte qui s'écrit en s'énonçant.

Et en même temps c'est un texte qui réfléchit sur les moyens de l'écriture, c'est-à-dire à la fois sur les outils de celle qui écrit mais aussi sur ce que peut l'écriture et plus généralement ce que peut la littérature.

Il y a au cœur du récit cette question « *est-ce que la littérature nous délivre ? est-ce que la littérature peut nous sauver ?* » et cette espèce de constat aporétique à la Wittgenstein que fait la narratrice à un moment donné : « *aucun livre ne délivre* ». Ça questionne vraiment le pouvoir et les moyens de l'écriture, et au fond le rapport qu'instaure l'écriture avec l'espace et le temps. Ce serait je crois une espèce de condensation dont seule est capable l'écriture.



S'enfouir, s'enfuir

*Au milieu de la foule
soudain je me revois
enfant en fuite
dans la forêt enfouie
je quitte la cour de la maison
pour me réfugier dans la forêt
dans la campagne dans la paix
des champs de blé je m'enfouis
allongée sur la terre brune
dans l'odeur chaude d'argile humide
après la pluie
dans les senteurs de foin l'été*

S'enfouir est une fable de la fuite par l'enfouissement.

S'enfouir pour s'enfuir, pour se fuir ou au contraire se (re)trouver.

Ici trois moments s'entremêlent dans un récit pour la scène à la première personne, trois temporalités se répondent et se télescopent sans cesse :

- le présent de la narratrice qui commence par un enfouissement dans la foule, dans les corps, dans la fièvre nocturne, comme une fuite, et puis la rencontre, l'enfouissement dans le corps, l'amour furtif avec une femme qui la bouleverse
- les survivances de l'enfance et de l'adolescence avec l'enfouissement dans la forêt, l'enfouissement dans la terre dans l'humus et les racines, la réminiscence de sensations d'enfance, primaires, intra-utérines, sauvages qui convoquent la figure d'un faune androgyne
- le souvenir enfoui du coming out adolescent, l'année de ses quinze ans, à l'occasion d'un voyage en Italie à partir duquel le quotidien de l'adolescente pourrait basculer dans le cauchemar...

Réversibilité et immédiateté des sentiments dans l'adolescence

*A leurs pieds l'Arno s'écoule
la fille dit
— Tu sais si j'embrassais une fille je voudrais
que ce soit toi.
Enfin j'aimerais.
le carillon d'une autre église sonne
elle va devenir mystique
la fille a des yeux bleus clairs et de fins cheveux
blonds cendrés
une grande mèche barre son front
elle porte un perfecto malgré la chaleur
Smells Like Teen Spirit*

Il y a dans l'adolescence une réversibilité des sentiments, des situations, que j'avais envie de retrouver aussi dans l'écriture, c'est-à-dire qu'on peut passer sans transition et très rapidement de la tragédie la plus noire, de l'humeur la plus sombre à la joie, à la légèreté.

Cette réversibilité, cette labilité des sentiments est très propre à l'adolescence : il y a vraiment quelque chose dans l'adolescence de l'ordre de l'immédiateté, une faculté d'épouser ce qui se passe à deux-cents pourcents, et je trouve que ça correspond bien à un récit théâtral, à l'intensité que la scène exige. J'avais donc envie que dans l'écriture on retrouve cette forme de rapidité, cette faculté de passer sans transition d'une chose à l'autre. Une espèce de condensation qu'on éprouve aussi dans la chanson pop, qui en trois minutes trente raconte une histoire, développe un thème, des variations, et nous reste dans la tête.

J'ai voulu un récit troué, avec des ellipses, des choses en suspens, des motifs mystérieux, qu'on ne sache pas tout, que tout ne soit pas résolu, comme dans une chanson où le plaisir tient précisément à la possibilité de s'y projeter et se l'approprier. Je voulais vraiment laisser de la place au lecteur-spectateur pour que chacun puisse se raconter sa propre histoire.

Parce qu'évidemment je creuse ici quelque chose de l'ordre du coming out et de la découverte de l'homosexualité, mais je crois qu'il y a aussi d'autres moments dans la vie où on se découvre autre que l'on pensait qu'on était, où l'on doit choisir de l'assumer ou pas, choisir de prendre ou pas un virage radical.



Ce moment-là de l'adolescence est un moment de cristallisation tellement intense, et quinze ans c'est vraiment pour moi un âge de bascule, un âge où les choses de façon déterminante pour le futur peuvent se métamorphoser. De ce point de vue le texte se présente aussi comme une exploration de l'adolescence, de ce moment si particulier des quinze ans.

Logique de la métamorphose

Avec ce texte, j'ai vraiment eu envie d'aller au bout d'une recherche sur la métamorphose. Je réalise que c'est quelque chose autour de quoi je tourne depuis un moment, un très long moment même, puisque c'est un motif qui ne cesse de revenir, qui insiste, qui persiste. Il y a une sorte de bestiaire qui se dessine depuis *Dérive* avec l'histoire de la corniche et de la femme-licorne et plus encore *Suite Samourai* avec la figure du crocodile, à la fois alter-ego et double, et avec l'idée que peut-être la narratrice se métamorphose elle-même en crocodile. Et puis ici avec la figure du faune, une figure de l'enfance-adolescence, je crois que je vais plus loin, qu'il y a une manière de résolution.

À l'intérieur d'une poétique du road-trip, c'est au fond un récit initiatique qui se met en place. Au bout de la route, au bout du chemin, il y a à la fois une métamorphose et une libération.

Oui, c'est vraiment à plein de niveaux un récit d'émancipation, qui travaille en même temps sur plusieurs fils narratifs. Il y a la narratrice ici et maintenant, avec sa rupture et une histoire d'amour, en tout cas une histoire physique très forte avec une femme. Il y a la figure fantasmagorique du faune qui vient directement de l'adolescence. Et puis il y a la réminiscence d'un événement qui articule tout ça, et que cette histoire d'amour fait remonter à la surface, en même temps que la figure du faune, un *coming out* raté à quinze ans, lors d'un voyage en Italie qui ne se passe pas très bien, qu'elle enfouit ensuite pour très longtemps.

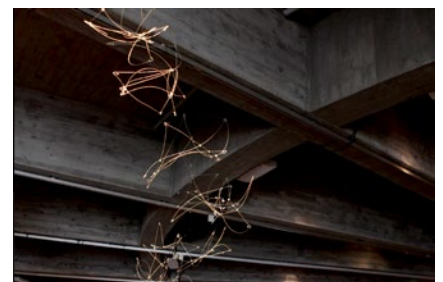
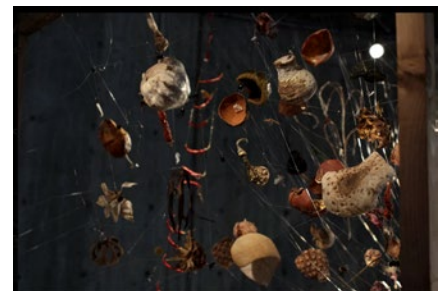
Pourtant je dois dire que ce n'est qu'*a posteriori* que je réalise que c'est le récit d'un *coming out*, c'est depuis la fin de l'écriture que je peux le dire. Au départ je ne l'avais pas envisagé comme ça, ce n'était pas si clair. C'est vraiment au fur et à mesure de l'écriture que le sujet m'est apparu, il s'est imposé, quand les différents niveaux du récit se sont emboîtés, alors j'ai compris de quoi je devais parler.

Intentions de mise en scène.



mental, celui de la narratrice au moment où se construit le récit, un espace contenant différents espaces, à l'image des différentes temporalités du récit. Le dispositif est donc créé pour que la comédienne et le musicien puissent être dans leur espace mental. Un espace modulaire qui se compose-décompose à vue au fil du spectacle, avec la lumière, labile comme le récit qui se construit en s'énonçant. Composé de trois modules mobiles, le dispositif ira d'une forme unie à la dissociation. Dans cet espace prennent place le dispositif sonore et vidéo. La table c'est d'abord la table de l'écriture à cour. C'est aussi la table de l'enregistrement, du dictaphone, avec l'installation sonore et les instruments du musicien à jardin. Au centre, vient s'implanter un écran comme un point de fuite. La vidéo, au centre du dispositif, s'inscrira dans une fenêtre, elle constituera un point fixe rythmant le récit, comme un métronome ou une horloge.

Installations de Johnny Lebigot, *D'une chute d'ange* (2016) et *Tout se courbe et s'incurve* (2018)



Le dispositif scénographique de Johnny Lebigot

Johnny Lebigot réalise des chimères, des fantasmagories, des univers étranges et captivants peuplés d'écorces, de chrysalides, d'os et de reliquats d'une vie végétale enfuie (ou enfouie). Pour *S'enfourir* il va créer un lieu constitué pour la comédienne et le musicien, selon le dispositif de la table à la manière d'une folie ou d'une pergola, reliée aux cintres où viendront s'accrocher des formes aériennes, « ramifications » et « circonvolutions ». Un monde peuplé de chimères et d'illusions...

A aucun moment l'espace scénique ne cherche à reconstituer les espaces et paysages évoqués dans le texte : nous serons dans un espace

À l'intérieur de ce dispositif, c'est la comédienne qui commandera et organisera l'espace par sa parole et par le rythme du récit, en complicité avec le musicien. Elle évoluera d'une table à l'autre selon la temporalité du récit et selon qu'elle parlera à voix nue ou dans le dictaphone. Alors on utilisera la voix amplifiée et les modulations du sound-design pour recréer la voix enregistrée par la narratrice. C'est par le son que nous fabriquerons des espaces différents.

L'adresse au public sera toujours très directe, dans une simplicité de l'énonciation au présent. Au fond la séance sera comme une performance, une retransmission au présent de la construction du récit, du road-trip, du processus de remémoration au cours du voyage. De la performance, l'interprétation aura aussi la mise en jeu du corps, essentielle ici car c'est une parole profondément inscrite dans le corps, une parole du corps.

L'autre espace de la vidéo : un point de fuite

La vidéo fonctionnera comme une fenêtre ouverte sur un point de fuite, où apparaîtront la route, le fleuve, la faune, traités selon le même angle de vue. La création vidéo permettra d'ouvrir un autre espace, une autre scène, et d'instaurer un dialogue entre cet ailleurs et la narratrice au plateau, dans une esthétique de road movie. L'image fabriquera à la fois un espace hyper réaliste et un espace de l'hallucination, de la fantasmagorie.

L'autoroute. Je souhaite tout d'abord des images d'autoroute filmées de nuit : je voudrais filmer la route et les espaces interstitiels qui la bordent, aires de repos, stations services, bordures, fossés... La route, la vitesse, le mouvement évoqueront le road trip, il faut qu'on soit toujours dans l'action, que ça avance, à la vitesse de la pensée.

1. Je m'inspire ici de la notion d'hallucination forgée par Jacques Delcuvelierie qui cite son ami Eric Duyckaert « du Réel dans l'ordre de la représentation nous l'appelons l'hallucination », Delcuvelierie Jacques, « Réel, fiction, hallucination : le combat avec l'ange » in Piemme Jean-Marie, Lemaire Véronique (textes réunis par), *Usages du « document »*. Les écritures théâtrales entre réel et fiction, Louvain-la-Neuve, Études théâtrales, numéro 50, 2011, p.143-144.



Le faune. L'autoroute sera aussi le décor de l'espace de l'hallucination : c'est-à-dire l'espace du rêve qui s'ancre dans le réel, ou inversement du réel qui s'implante dans l'ordre de la représentation¹. Il y aura une séquence de vidéo-danse mettant en scène une apparition dansée de François Chaignaud sur le thème du faune.

Le fleuve. En contrepoint des espaces routiers, il y aura aussi des images de fleuve : la Seine, l'Arno, le Bosphore, dessinant encore des lignes de fuite. Certains plans de l'Arno seront filmés sur le mode de la carte postale surex, saturée de soleil, en contraste avec le récit, et en clin d'œil à l'adaptation cinématographique de *Soudain l'été dernier* par Mankiewicz.



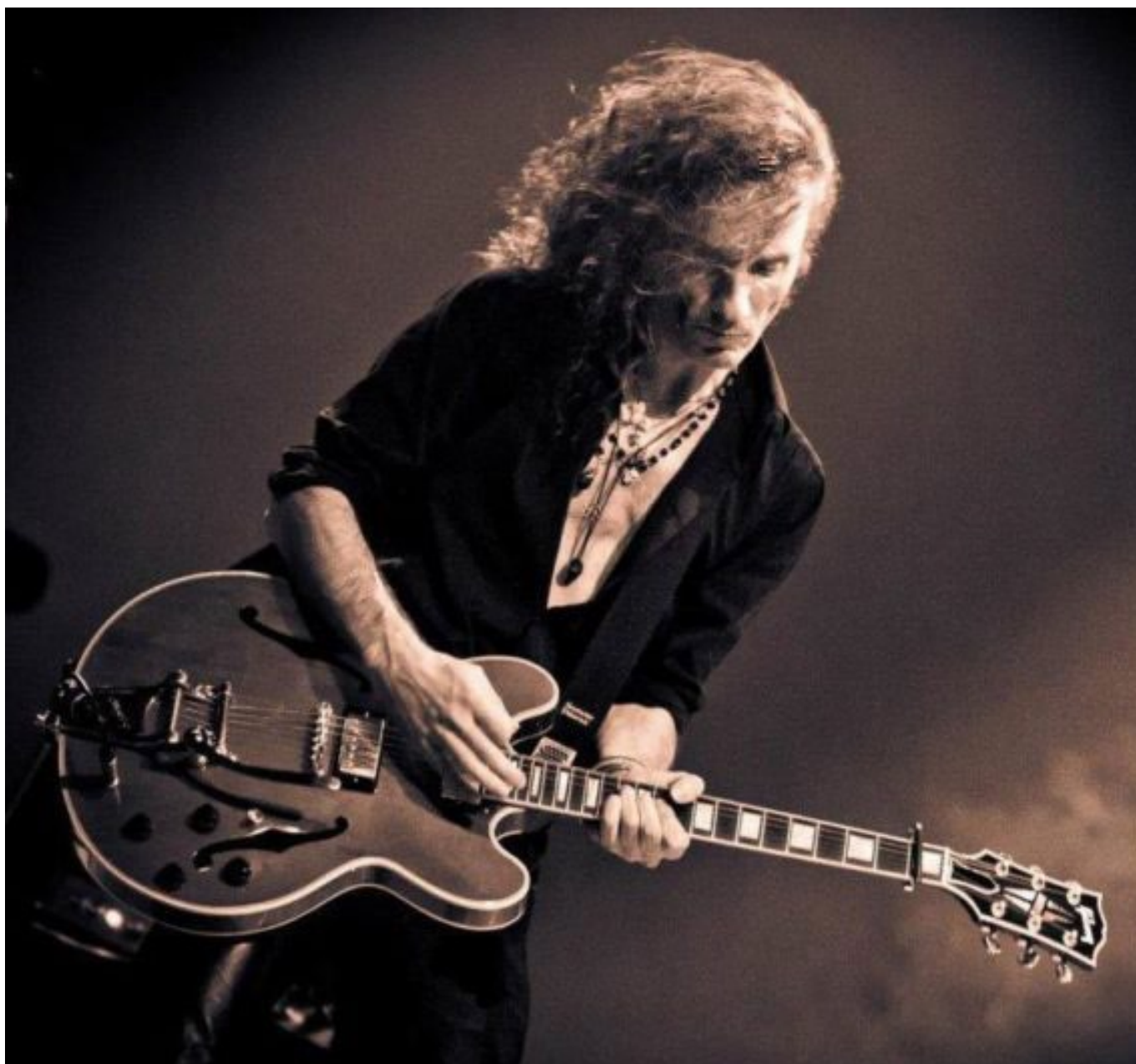
Les lignes de fuite de la musique de Yan Péchin, entre pop urbaine et post-rock

Avec sa présence scénique intense et son écoute toujours aiguisée des mots et de la voix, Yan Péchin sera le musicien présent sur scène, dans un dialogue constant du texte et de la musique. Il assurera la direction musicale du projet. L'ensemble ira vers une esthétique pop urbaine, *dark* et sensuelle, contre balancée par une tonalité post-rock et par des atmosphères lynchéennes.

La musique aussi tracera des lignes de fuite, alternant des moments instrumentaux sans texte, des moments plus narratifs ou atmosphériques avec des ambiances bruitistes, et quelques moments chantés avec des mélodies ciselées.

Les chansons de la playlist inscrite dans le texte lui-même donneront lieu à l'exercice du *cover* : allant de la simple citation par la reprise d'un gimmick identifiable, à la réinterprétation de tout ou partie d'un titre.

Un sound-designer préparera les effets, pour donner différents espaces à la voix, mais aussi des couleurs aux musiques, avec des couleurs parfois *vintage* sur les moments de *cover*.



Extraits du texte.

I, la nuit, s'en foutre

S'enfour dit-elle
en plongeant sa bouche dans mes cheveux
elle dit s'enfour j'entends s'enfour
tandis qu'elle fouisse entre mes boucles
tandis qu'elle prélève tout ce qu'elle peut
avec sa bouche avec son nez avec sa langue
s'enfour
un bref instant j'entends
s'enfour
et je me demande un bref instant
je ne sais plus si c'est elle qui veut fuir
si c'est de nous qu'elle parle
mais un nous de roman alors
un nous qui pourtant n'a pas cours ici pas encore
ou si c'est moi qui devrais
si c'est une voix intérieure
moi qui
à moi-même murmure
me sauver
mais de qui de quoi ?

LA NUIT, S'EN FOUTRE.

Il n'a rien dit j'ai quitté l'appartement
je les ai laissés dedans lui et notre enfant
j'ai quitté l'appartement je n'ai rien dit
évidemment il n'a pas compris
j'ai quitté la maison les reproches les cris
j'ai claqué la porte j'ai sauté dans un taxi

Maintenant je suis là au milieu de la foule
j'étouffe
j'aimerais prendre l'air
prendre le prétexte d'une cigarette pour sortir
respirer le froid de la rue
et chuchoter sous les fenêtres éteintes
mais je ne fume pas – plus
dommage ça m'allait si bien
sur les photos le soir l'été l'air désinvolte
« Divine Decadence »
Liza Minelli à Michael York sur le pallier
elle en déshabillé exhale sa fumée
en détachant les syllabes « divine decadence »
crépitemment délicieux de la première bouffée
d'une cigarette allumée
souvenir d'une autre époque
où boire fumer aimer
toutes ces choses allaient de soi



I, dans la terre, s'enfouir

DANS LA TERRE, S'ENFOUIR.

Enfant je m'enfuis dans les bois
je joue dans les racines et les branches
je m'assois dans la mousse
je plonge dans la terre
en contemplant les feuilles à l'envers
s'enfoncer dans l'humus tendre et chaud
dans l'argile en songe s'enfouir

J'ai pour compagnon de jeu un faune
cheveux hirsutes visage androgyne
et deux petites cornes à son front
comme deux poignards
il m'entraîne derrière lui
il m'entraîne à le suivre
dans des courses folles entre les pins

Enfant je suis ce faune qui ne grandira pas
je suis ce chérubin rieur insolent
je suis le petit garçon l'enfant insoumis
le seul à connaître le repère mystérieux
où les enfants jouent au milieu des roseaux
je joue aux soldats avec les fourmis
je cherche un trésor dans l'herbe du clos

Enfant je suis ce faune qui se relève la nuit
sort par la fenêtre s'échappe dans les taillis
je m'aventure sur les territoires interdits
pour ne pas être vue je me couvre
de brindilles et de terre
je m'enfouis dans le ventre chaud de la forêt
dans l'ombre profonde
je suis qui je veux
je m'échappe
de moi-même

Adolescente les fuites en forêt s'arrêtent
adolescente le jardin rétrécit
je n'y retourne qu'une seule fois
une dernière fois je colle mon front
entre les racines je vomis
ma honte ma rage ma colère
j'enfouis tout dans la terre
mes jeux de garçons mes épées de caoutchouc
ma crédulité le goût de ses lèvres à elle
je n'aurais pas dû
les insultes sifflent encore dans l'air
j'enterre le baiser défendu



II, comme une odeur de pétrole

Je fais quelques pas dans l'herbe avant de reprendre la route
sur un talus d'herbe maigre un bout-du-monde isolé
entre un bois déprimé et le trafic nocturne
les buissons bruissent sous le vent qui se lève
je m'assois un moment pour respirer la brise et la nuit

Un autre talus même paysage au bord de l'autoroute
j'ai quinze ans voyage scolaire en Italie
avec ma meilleure amie
nos mains si souvent se frôlent
si souvent aussi nos genoux
sa joue sur mon épaule
ses cheveux dans mon cou
nous goûtons cette promiscuité
nous échangeons par jeu la fumée
des premières cigarettes
en bouche à bouche
si souvent
mais impossible de désirer
sans me demander
ce que je suis
le désir est un miroir

J'entends bien les rires gênés les remarques déplacées
dès qu'on parle des filles qui avec d'autres
d'une Mademoiselle faussement célibataire
mais ce n'est pas moi
moi je ne sais pas ce que c'est
un modèle nouveau un machin inédit
une particule solitaire un électron sans filet
un exemplaire unique un truc jamais vu par ici
pas de modèle pas de miroir tendu
j'avance dans une forêt aveugle
la nuit sous l'oreiller j'écoute la radio à l'affût
j'espère je traque l'instant où on parlera d'une comme moi
à la bibliothèque les couvertures cartonnées
sentent le rance et la vieille France
Psychologie de la femme Klein Mélanie
lecture catastrophique
définitive défaite de l'invertie
pathologie clinique
la mère coupable forcément coupable
le sexe féminin cette béance
la fille à l'envers son impuissance

Pourtant ce désir d'abord
c'est une clarté
une irradiation au plus chaud de l'été

toutes ces choses allaient de soi

L'équipe artistique.

Aline César – Autrice, metteuse en scène

Autrice et metteuse en scène, mais aussi historienne de formation (Khâgne au Lycée Henri IV à Paris, Capès-Agrégation externe d'histoire), Aline César s'est formée au théâtre entre autres dans les Conservatoires du Centre et du 11^e de la Ville de Paris, puis à l'École Internationale Jacques Lecoq (Laboratoire d'Etude du Mouvement). Après un Master 2 d'études théâtrales, elle continue parallèlement la recherche universitaire sous la direction de Josette Féral en s'intéressant en particulier au rapport entre réel et fiction, à l'Institut d'Etudes Théâtrales de Paris 3 – Sorbonne Nouvelle.

Avec la Compagnie Asphalte, qu'elle a fondée en 2004, elle développe un répertoire résolument contemporain tourné vers des projets inédits et des adaptations. Sa recherche au plateau porte essentiellement sur la relation entre le mot, le corps et la musique. Dans ses spectacles qu'elle écrit et met en scène, elle questionne l'imaginaire de la ville et le destin social (*Aide-toi le ciel*, 2009 et 2016), le genre et les inégalités femmes-hommes : *Trouble dans la représentation – fictions 1 à 8* (2012-14) marque le début de cette recherche. Avec le *Projet Aphra Behn*, autour de l'œuvre et de la vie de cette écrivaine anglaise méconnue du XVII^e siècle, elle interroge la révolte, la réaction et la place des femmes artistes dans la cité (*Oroonoko, le prince esclave* au Grand Parquet, 2013 et recréation en 2019, *Aphra Behn – Punk and Poetess*, 2015-2017).

Parallèlement elle développe un projet musical : depuis 2015 elle se produit dans un solo de ses textes dits et chantés, *Dérive*, créé à Avignon, et depuis 2017 dans le concert-spectacle *Suite Samourai*.

En dehors de sa compagnie, elle est chargée de cours à l'Institut d'Etudes Théâtrales de Paris 3 – Sorbonne Nouvelle et artiste intervenante pour le Théâtre 71 – Scène Nationale de Malakoff.

Elle est également présidente de l'association HF Ile-de-France pour l'égalité femmes-hommes dans les arts et la culture de 2014 à 2017 et représentante du Mouvement HF dans plusieurs instances.

Extraits de presse

Dérive (2015-2016)

« Des invités plus que des spectateurs attendus dans le salon d'Aline » **TF1 JT de 20h** / « Aline César nous propose un texte de voyage et de rencontre, des mots poétiques qui parlent d'une corniche, on ne sait trop où. A vous de l'imaginer. (...) l'actrice chante aussi. Et c'est peut-être ses plus beaux moments. » **La Provence.fr** / « Une douceur que l'on retrouve dans la voix d'Aline, qui nous raconte une histoire. Des mots qu'elle a écrits pour évoquer la ville, la rêverie, l'amour aussi. (...) De sa voix claire, Aline prend des airs de Serge Gainsbourg ou d'Alex Beaupain, selon votre sensibilité. (...) Avec ses mots, Aline nous embarque. Et on est consentants. »

La Provence / « Se rendre à la « dérive » est une expérience unique de par la proximité que le spectateur entretient avec l'interprète tout au long de sa représentation. (...) Certains poèmes sont parlés, d'autre brillamment chantés, mais toujours vécus avec émotion. (...) Se rendre à la dérive est en somme prendre le temps de côtoyer la poésie, d'écouter le bruit du monde, la beauté symphonique d'une artiste envoûtante. » **AVI Local City News** / « À l'image du bon vin qu'on nous propose en arrivant dans ce petit salon de la place des Carmes, la poésie d'Aline César nous enivre. (...) Son écriture fonctionne comme un road-movie, faisant traverser à celui qui tend l'oreille de bien beaux paysages aux couleurs chatoyantes. » **Un fauteuil pour l'orchestre**

Suite Samourai (2017)

« Une chambre d'hôtel, un bateau qui prend le large, un aéroport, une ville sans nom. Autant d'invitations au voyage, de non-lieux, où pourtant se glisse l'intimité impudique et lyrique d'Aline César. (...) Une complicité forte et troublante d'acteur à spectateur. (...) Le poème d'une femme moderne qui oscille dans les vertiges de l'amour entre ce qu'on y trouve de plus beau et de plus douloureux. (...) Une histoire d'amour passionnée, racontée également comme un carnet de voyages aux mille paysages exotiques, et frisant enfin avec le thriller. » **Un fauteuil pour l'Orchestre** / « *Suite Samourai* nous invite dans les coulisses d'un intrigant périple. (...) Les chansons sont dites avec élégance et le texte est joliment écrit. La musique pop rock se marie bien avec la scénographie. (...) Nous sommes emmenés dans une mélodie douce. La poésie sonore de la pièce donne à voir de belles images. » **Le Souffleur.net**



François Chaignaud — Danseur et chorégraphe (vidéo-danse)

Chorégraphe, danseur, historien, chanteur... Au fil de ses apparitions sur scène, François Chaignaud, passé maître dans l'art du travestissement, s'est construit un personnage qui défie les genres et les catégorisations.

Dans *Radio Vinci Park* mis en scène par Théo Mercier, il se livre avec un motard à un rituel – domptage, parade amoureuse, enlèvement, duel, agression... qui transforme l'espace souterrain du parking en arène. Dans ce spectacle en particulier son surgissement évoque une figure de faune, étrange et captivant.

Johnny Lebigot — Plasticien (scénographie)

Né en Normandie, dans la région du Mont Saint-Michel, Johnny Lebigot étudie la littérature à Caen à la fin des années 1990. À cette époque, il écrit et collectionne les végétaux et va même jusqu'à croiser ces deux pratiques dans *Brins d'histoire*, un conte qui, s'il aborde l'impossibilité de nommer, fut tissé à partir de graminées.

À 23 ans, parallèlement à son travail plastique naissant, ce passionné de chanson française devient programmateur culturel à Stains en Seine-Saint-Denis. Il y développe une activité autour des musiques improvisées et consacre un lieu à des expositions.

En 2003 il rejoint l'équipe du théâtre L'Échangeur à Bagnolet, de 2008 à 2017 il en est le co-directeur, et initie avec Régis Hebette une programmation autour de formes innovantes.

En 2005, à l'invitation de Thomas Chevalier, un ami peintre et décorateur de cinéma, ému par son étonnante collection qui ne cesse de s'enrichir, Johnny Lebigot imagine sa première table intitulée *La Nature et l'Absence*. Depuis, il multiplie les expositions – une quinzaine à ce jour – et les formats : sculptures, installations, performances. Ses œuvres poétiques sont centrées sur une recherche des formes, sur la confusion des règnes.

« Une écorce fait un paysage ou un masque, une bouche, un rire figé ; une pelure fait une peau, une langue, une volute de fumée ou une coquille ; une feuille renferme une tache de sang, une aile de papillon ; une racine pour une main, un hippocampe, un phallus, une tête de taureau ; une poignée de paille jette le feu, la joie ; (...) quelques brindilles font une forêt, une araignée, une colonie de phasmes (...) La « Voie sèche », pour employer le vocabulaire des alchimistes, opère par sauts, raccourcis risqués et imprévisibles, elle intériorise les mutations, retient le feu de la sève et du fruit, précipite un développement que la « Voie humide » s'efforce de maîtriser, laborieusement, interminablement, suivant l'impulsion propre de la nature. La greffe à sec est une synergie et une polysémie (...). Dans tous les cas le rapport analogique domine et vient brouiller, sinon ruiner la distinction classique des trois règnes de la nature (animal, végétal, minéral) dans un processus généralisé de métamorphose. »

François Leperlier, *Rituel de la voie sèche*



Gaëlle Hausermann — Créatrice vidéo

Après avoir fait ses études au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, Gaëlle Hausermann joue au théâtre sous la direction de Daniel Mesguich, Joël Jouanneau, Christophe Huysman, et Pauline Bureau, notamment. Elle tourne au cinéma dans *Les Convoyeurs*, réalisé par Nicolas Boukriev, *Bowling* réalisé par Marie-Castille Mention-Schaar, et plus récemment dans *Patients* de Grand Corps Malade ou *Les têtes de l'Emploi*, réalisé par Alexandre Charlot et Franck Magnier. On peut la voir à la télévision dans différentes séries comme *Caméra café*, *Boulevard du Palais*, *PJ*, *Off prime*, *Sur le Fil*. Elle écrit plusieurs spectacles, historiques et musicaux, pour Paul Production et les ADF, Bayard Musique. Elle participe à l'écriture des pièces de théâtre *Modèles et Sirènes*, mises en scène par Pauline Bureau, et qui se jouent encore actuellement. Elle travaille depuis plusieurs années en collaboration avec David Wahl pour *les Causeries*.

May Bouhada — Dramaturge, collaboratrice artistique mise en scène

D'abord comédienne, formée au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, dont elle est diplômée en 1997, elle vient ensuite à l'écriture et la mise en scène. Elle écrit pour le théâtre ainsi que pour la radio et le cinéma : entre autres *Esperam nous manquera* - en mémoire du 17 octobre 1961, (théâtre, lauréat Aide à la création 2001) *Le Poisson Zodiac*, *C'est tellement bon d'être une femme*, *Le petit cerf* (théâtre, lauréat Aide à la création 2008), et *Joystick* ; pour l'opéra *Outsider* composé par Alexandros Markéas, crée par l'ensemble 2E2M et mis en scène par Mireille Laroche. Son premier court métrage, *l'Année de l'Algérie*, est primé dans des festivals internationaux. Elle vient de réaliser *Ultrasons*, son deuxième film court. Ses mises en scènes, *La fantasque histoire de Jacquot dans la cave* de Benoit Giros, *L*, de Caroline Marcadé sont présentées à Paris et au CDR de Poitiers, *Joystick*, Scène Nationale de Forbach. *Une assemblée de femmes*, librement adaptée d'Aristophane, a été présentée en 2013 au Théâtre de la Tempête dans une mise en scène de Mylène Bonnet, et Benoit Giros a mis en scène *Au jour le jour*, *Renoir 39*, adapté de *la Règle du Jeu*, de Jean Renoir.

Avec Aline César, elle collabore à la création de *Suite Samourai* en 2017 et participe à la re-création d'*Oroonoko, le prince esclave* en 2019 comme dramaturge.

La Compagnie Asphalte.

- *Asphalte ? Vous écrivez ça comment ?*
- *Comme le bitume.*

La ville, territoire d'explorations théâtrales, terre de déambulations aléatoires, la ville, espace des chantiers perpétuels, la ville comme théâtre, voilà ce qui nous inspire et nous interroge.

La ville comme paysage porteur d'histoires à déchiffrer et à raconter. Tout paysage porte des stigmates et dit qui nous sommes. Mais la ville c'est une drôle de nature. Dans la ville, pas un pavé, pas un faubourg ou une porte dérobée, qui ne porte la mémoire de barricades, d'échauffourées, de révolutions... Car l'histoire que raconte le paysage urbain est avant tout politique. Ce sont ces histoires que la Compagnie Asphalte désire porter à la scène.

En résidence plusieurs années en Seine-Saint-Denis, à Anis Gras (Arcueil) puis au Grand Parquet (Paris) et à Argenteuil, avec une forte implication sur le terrain, la Compagnie Asphalte ancre son geste artistique dans les questions politiques et sociales. La compagnie propose un théâtre de texte, avec un répertoire résolument contemporain qui explore des projets inédits et des adaptations. Les spectacles s'inscrivent dans une esthétique plurielle, mêlant volontiers texte, musique, chant et danse. Si la recherche au plateau porte sur la relation entre le mot, le corps et la musique, la singularité de notre théâtralité tient surtout à l'expression musicale. Nous développons depuis plusieurs années un projet au long cours autour des questions d'inégalités et autour de la figure historique d'Aphra Behn.

Spectacles

Monsieur chasse ! d'après Feydeau.
Création 2004. Reprise en tournée et au Vingtième Théâtre en mai-juin 2005.

La part de Vénus d'A.César. Création 2005.

1962 de Mohamed Kacimi. Création 2007.
Reprise 2008/2009.

Aide-toi le ciel d'A.César. Création 2009.
Re-création 2016 au Théâtre de Belleville.

La fin des voyages d'A.César, librement inspiré de La Conférence des oiseaux de Farid Attâr.
Création 2010. Reprise 2011.

Trouble dans la représentation.

Fictions 1 à 8. d'A.César. Création 2012.
Reprise au Théâtre de Belleville en 2012 et au Lucernaire en janvier-mars 2014.

Oroonoko, le prince esclave. d'A.César d'après le roman d'Aphra Behn.
Création 2013 au Grand Parquet et à Anis Gras.

Dérive. Solo d'A.César. Création 2015.
Paris et Festival Off d'Avignon 2015 (Théâtre Girasole) et 2016 (Gilgamesh).

Suite Samourai d'A.César. Création 2017. Région parisienne et Festival Off d'Avignon 2017.

Aphra Behn - Punk and Poetess, d'A.César avec des textes d'Aphra Behn. Création 2017

Oroonoko, le prince esclave. d'A.César d'après le roman d'Aphra Behn.
Création jeune public 2019 au Hublot à Colombe

Contacts

Direction artistique - Aline César
aline.cesar76@gmail.com
+33 (0) 6 09 14 02 02

Administration, production
administration@compagnieasphalte.com

Presse - ZEF - Isabelle Muraour, Emily Jokiel
zef.lysa@gmail.com
+33 (0) 1 43 73 08 88

compagnieasphalte.com